

L'étincelle du *vulgar auteurism*

Alexandre Fontaine Rousseau

Number 175, December 2015, January 2016
2010-2015 Les grands bouleversements

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79912ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fontaine Rousseau, A. (2015). L'étincelle du *vulgar auteurism*. *24 images*, (175), 16-17.

L'étincelle du vulgare auteurisme

par Alexandre Fontaine Rousseau



Transformers 4: Age of Extinction (2014) Michael Bay

La mort en août 2012 du cinéaste américain Tony Scott aura contribué à l'émergence du courant critique le plus polarisant de la décennie en cours : le *vulgar auteurisme*. Amorcée le 26 novembre 2012 sur le site Mubi, la rétrospective « Tony Scott : A Moving Target » n'allait pas uniquement servir à redorer le blason du réalisateur de *Top Gun* (1986) et *Domino* (2005), généralement considéré comme un simple faiseur de films d'action. Elle allait également donner à un groupe de jeunes critiques l'opportunité d'affirmer haut et fort sa vision du septième art, ancrée dans une réévaluation et une célébration du cinéma commercial en tant que puissant générateur de formes et d'images. Défendant des « auteurs maudits » tels que Paul W.S. Anderson et Michael Bay, élevant au rang de créateurs majeurs des cinéastes généralement ignorés tels que Justin Lin, John Hyams ou Nimród Antal, ces « jeunes turcs » nouveau genre s'apprêtaient à prendre d'assaut Internet.

Cinéphiles de listes, cataloguant de manière quasi encyclopédique leurs visionnements, s'attaquant avec une ardeur boulimique à des filmographies complètes qu'ils engloutissent de manière effrénée, les tenants du *vulgar auteurisme* rappellent à plusieurs égards les hitchcocko-hawksiens d'autrefois. Leurs Nicholas Ray, leurs Samuel Fuller se nomment Abel Ferrara, Walter Hill et John McTiernan. Ils vouent un culte à Michael Mann. Dans un article du 5 novembre 2013 intitulé « Why *Last Action Hero* failed – and why it deserves to be rediscovered », Ignatiy Vishnevetsky affirme que Scott, Mann et McTiernan représentent une nouvelle génération de formalistes dont les récurrences esthétiques alimentent les obsessions thématiques (et non l'inverse). À la défense de *Last Action Hero*, Vishnevetsky écrit : « En tant que fiction, le film est décousu et désordonné. En tant que mise en scène, il est pur. »¹

Le principe de base de cette nouvelle théorie des auteurs pourrait se résumer à cette idée voulant que les formalistes contemporains créent des images qui produisent de l'affect, qu'ils s'intéressent

au rythme et au style. Que la fonction de l'image, autrement dit, n'est plus de créer du sens (selon une logique narrative conventionnelle), mais de générer un impact visuel qui est plutôt porteur de sensations. Le cinéma de Michael Bay est à cet égard symptomatique des excès les plus étourdissants de ce nouveau formalisme. Déjà, dans *Bad Boys* (1995), les séquences d'action ne sont plus que des accumulations d'images frappantes, montées à la mitrailleuse automatique, qui dégagent de l'énergie à l'état pur. La construction d'un espace cohérent n'est plus une considération. Seul importe le rythme effréné de ces séquences dont les images fragmentées sont comme des éclats d'obus.

Cinéphiles « impurs », les critiques associés au *vulgar auteurisme* embrassent ces effets de style tapageurs, élevant cette démesure délirante au rang de signature esthétique légitime. Comme l'écrit Vishnevetsky dans sa critique pour le site *A.V. Club* de *Transformers : Age of Extinction* (2014) : « Les films de Michael Bay sont peut-être tapageurs, idiots et de mauvais goût, mais ils sont rarement ennuyeux, à tout le moins pas sur grand écran. Le style clinquant et suralimenté de Bay surcharge les films de compositions bigarrées, de plans d'effets gonzo et d'éclats de couleurs hypersaturées ; il stimule, souvent aux dépens de la constance ou de la cohérence. »² Cette outrance formelle peut même basculer sous le poids de sa propre hypertrophie, s'engageant alors sur la voie de l'autoparodie comme elle le fait dans l'étonnant *Pain & Gain* (2013) – sorte de *Spring Breakers* gonflé aux stéroïdes relatant les frasques improbables (mais véridiques) d'une bande de culturistes qui s'improvisent criminels.

Justin Lin, véritable architecte du renouveau de la franchise *The Fast and the Furious*, est au contraire célébré pour l'élégante lisibilité de ses séquences d'action. Dans un article pour le *Village Voice* intitulé *Fast & Furious & Elegant: Justin Lin and the vulgar auteurs*, le critique Calum Marsh exprime en ces termes l'attrait du cinéma de Lin : « En dépit de leurs défaillances narratives, les films

de Justin Lin possèdent une élégance formelle saisissante. Les quatre **Fast** qu'il a réalisés, en particulier, délaissent le rythme frénétique et le montage incompréhensible qui en sont venus à définir la dernière décennie de cinéma d'action, optant plutôt pour des lignes claires, des cadrages simples ainsi qu'un sens de l'espace qu'il communique adroitement. »³ Or, force est d'admettre que cette description élogieuse convient parfaitement au style clair et limpide du cinéaste d'origine taïwanaise.

Certains ont accusé Vishnevetsky et compagnie de ne s'intéresser qu'à l'esthétique, quitte à faire abstraction (par-delà la narration) du discours lui-même. On a aussi reproché à ces critiques leur tendance à « découper » les films à leur guise, les analyses qu'ils proposent reposant généralement sur une série de captures d'écran – un dispositif qui permet d'isoler des images, voire de les « inventer » en les fixant. Il est intéressant de noter que le *vulgar auteurism*, à cet égard, est un courant critique dont la sensibilité même découle de moyens techniques relativement nouveaux, ainsi que du rapport à l'image qu'instaurent ceux-ci. L'arrêt sur image permet en effet l'extraction d'une composition particulière voire, selon certains détracteurs du courant, la reconstruction du plan hors du mouvement qui caractérise le cinéma d'action contemporain.

Mais cette méthode signale aussi une fascinante capacité d'appropriation du film par le regard du spectateur – de même qu'elle révèle l'impact des nouveaux modes d'écoute sur la réception des œuvres. N'en déplaise aux puristes, il n'y a pas qu'en salle que l'on peut voir un film ; et, concrètement, c'est ailleurs que la plupart des films sont aujourd'hui visionnés. Le *vulgar auteurism* est, à plusieurs égards, tributaire de cette délocalisation. D'abord parce que les films qui font l'objet de sa réévaluation sont le plus souvent des productions mineures qui n'ont pas droit à une sortie en salles – comme dans le cas, par exemple, du fameux **Universal Soldier: Day of Reckoning** (2012) de John Hyams. Ensuite parce que leur discours et leur manière de l'alimenter paraissent parfaitement représentatifs d'une certaine culture cinéophile 2.0.

En ce sens, le *vulgar auteurism* symbolise réellement l'émergence d'une nouvelle génération de cinéphiles qui téléchargent des films sur des *torrents*, les visionnent sur des écrans d'ordinateur, en discutent sur des blogues et argumentent entre eux dans les sections « commentaires » de divers sites consacrés au cinéma. Internet a eu une influence sur leur écriture ; et l'articulation de leur discours s'inspire des moyens qu'offre le Web pour le présenter. Le blogue *vulgarauteurism.tumblr.com*, tenu notamment par John Lehtonen, Adam Cook et Kurt Walker, présente uniquement des séquences d'images qui forment parfois des analyses comparatives – comme dans le cas, pour le moins étonnant, d'une juxtaposition entre le **Mortal Kombat** (1995) de Paul W.S. Anderson et le **Chimes at Midnight** (1965) d'Orson Welles.

Évidemment, de telles observations relèvent en partie de la provocation. Elles visent à dynamiter certaines frontières qui existent toujours entre la « bonne » cinéphilie et les mauvais genres, selon un raisonnement qui relève indéniablement de la polémique. Le *vulgar auteurism* est une culture de la confrontation, de la juxtaposition impertinente, voire de la provocation. Certains critiques établis, tels que Richard Brody du *New Yorker*,



Domino (2005) Tony Scott / *Fast & Furious 6* (2013) Justin Lin

se sont d'ailleurs empressés d'émettre des doutes quant à la valeur intrinsèque des combats menés par les tenants de cette école de pensée : « Les tenants du V.A. rendent un grand service en reconnaissant que Hyams et Paul W.S. Anderson abordent leur sujet avec une inventivité plus variée que, par exemple, Michael Haneke et Olivier Assayas – et lorsqu'ils supposent qu'ils auraient fait de **Skyfall** un meilleur film que celui de Sam Mendes. Mais en termes de valeur absolue du cinéma et de l'art, ce sont là des standards plutôt bas. »⁴

Or, c'est exactement la hiérarchisation sous-entendue par ce commentaire qui est ici remise en question. Brody n'a pas tort quand il relativise l'importance d'un film tel que **Resident Evil: Retribution** (2012) – ou lorsqu'il rappelle que Paul Thomas Anderson demeure, en tout et pour tout, un auteur plus intéressant que Paul W.S. Anderson. Mais ce mélange de candeur et d'ingéniosité avec laquelle sont embrassés et défendus des réalisateurs en apparence mineurs paraît par ailleurs inspirante. Elle témoigne, notamment, d'un amour du cinéma érudit et passionné qui va par-delà une conception prédéterminée de ce qui constitue le « bon goût » et la « bonne culture » – ordre établi qui, à force d'être réitéré aveuglément plutôt que réfléchi sincèrement, en est peut-être venu à figer ce cinéma d'auteur contemporain auquel on reproche aujourd'hui l'immobilisme. Le rôle de la critique est-il de critiquer les bons films, ou de bien critiquer les films sur lesquelles elle se penche ? Voilà peut-être la question la plus pertinente que soulève, par la bande, le *vulgar auteurism*. ²⁴

1. <http://www.avclub.com/article/whyi-last-action-heroi-failedand-why-it-deserves-t-105120>
2. <http://www.avclub.com/review/transformers-age-extinction-runs-fumes-206256>
3. <http://www.villagevoice.com/film/fast-and-furious-and-elegant-justin-lin-and-the-vulgar-auteurs-6438466>
4. <http://www.newyorker.com/culture/richard-brody/a-few-thoughts-on-vulgar-auteurism>